

Cinquième séance de lectures poétiques

(25 février 2023)

Sur le thème du voyage

Les Conquérants (Les Trophées) (1893) José María DE HEREDIA

(1842-1905)

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Ce célèbre sonnet fait partie du seul recueil de 118 sonnets publié en 1893 par l'auteur sous le titre : « Les Trophées ». José-María DE HEREDIA est un poète cubain, sujet espagnol, naturalisé français en 1893, qui rejoignit le groupe poétique du Parnasse, dont nous avons déjà parlé à propos de LECONTE DE LISLE., et pour lequel l'art n'a d'autre but que lui-même, but exprimé par Théophile GAUTIER dans sa fameuse formule : « L'Art pour l'Art ».

Ce poème en sera la brillante illustration, par sa forme classique, son agencement de rimes très peu modifié, l'écho de ses rimes masculines et féminines mêlées, son riche vocabulaire et ses variations de rythme sur un fond prévalent de rythme ternaire, le jeu savant de ses allitérations et de ses assonances, révélant une parfaite maîtrise de la langue française.

« Les Conquérants » narre un voyage et un rêve, les deux intimement mêlés. Le voyage est historique et le rêve merveilleux. Notons que le poète était lui-même le descendant d'un conquistador.

I - Le voyage historique :

C'est celui qu'entreprirent au XV^e siècle des aventuriers espagnols et portugais vers les Amériques, imitant en cela les fabuleuses expéditions de Christophe Colomb, de 1492 à 1502, qui avaient abordé aux rives des Barbades, appelées par lui Hispaniola, et qui avaient ramené en Europe de troublantes rumeurs de l'existence là-bas de cités d'or, Cibola ou Eldorado. Là-bas, c'était l'Orient, les Indes ou le Japon, dont Marco Polo avait dit que les Chinois l'appelaient Cipango, en un temps où l'on croyait que la terre était plate et se terminait par des gouffres où risquaient de sombrer les navires. (Le poème y fait allusion par l'expression « aux bords mystérieux de monde Occidental »).

Ceux qui entreprirent ces voyages étaient pour la plupart de petits hobereaux désargentés mais à l'âme fière, alléchés par le mirage d'une fabuleuse fortune qui pourrait ainsi mettre fin à leur modeste existence qu'ils avaient de plus en plus de mal à supporter (« Fatigués de porter leurs misères hautaines »). Ces petits nobles s'appelaient Ponce de Leon, Diego Velasquez, Herman Cortès, Francisco Pizarro. Et ils partaient là-bas quelque trente ans après Colomb, dans les années 1520-1530, vers Cuba, le Mexique ou le Pérou, croyant rejoindre Cipango. Nous savons qu'à quelques exceptions près, ils se conduisirent avec brutalité, perpétrant des massacres et amenant avec eux les ravages de l'alcool et des maladies inconnues des autochtones. (abus qui furent même condamnés plus tard par une encyclique du Pape Pie X).

Comment le poète nous les présente-t-il ? La première image de son poème est une image terrifiante, celle d'un vol de grands faucons, les gerfauts, quittant ensemble le nid (« le charnier ») (les faucons y ramènent les restes de leurs proies), pour se lancer vers une proie lointaine. On dirait une escadrille de chasseurs décollant brusquement vers leur cible. La violence de ce départ est soulignée par les allitérations rugueuses en -r (« gerfauts, hors, charnier »). C'est bien à cause de l'insatisfaction de leur condition sociale qu'ils partaient, mais aussi animés par la cupidité de l'or. (« Le fabuleux métal »). C'étaient des aventuriers sans scrupules (c'est le sens du mot « routiers ») et des navigateurs, des « capitaines » qui mirent à la voile dans les ports d'où était parti Colomb : Palos de la Frontera et Moguer, deux ports andalous à l'estuaire de l'Odriel. Ce ne sont pas des héros sortis de l'imagination du poète, mais des hommes qui ont laissé leurs noms dans l'histoire.

HEREDIA nous dit qu'ils étaient

« ivres d'un rêve héroïque et brutal ». Ce vers résume à lui seul la nature de ces expéditions maritimes. La vision des montagnes d'or qu'ils pourraient ramener leur fait perdre la raison ; c'est la même qui animait les pilliers des tombes des pharaons, la même qui justifia la célèbre ruée vers l'or à Sacramento en Californie au milieu du XIX^e siècle, la même qui poussa les nazis à accumuler des tonnes de lingots d'or, pillés à leurs vaincus. Leur rêve est « brutal », ce qui implique que toute action, quelle que soit sa violence, sera justifiée par ce but ; mais il est aussi « héroïque » et doit faire d'eux des êtres exceptionnels, vivant une véritable épopée. Cette nouvelle dimension qui caractérise leur expédition, leur conquête, s'introduit progressivement dans le poème, en particulier dans les deux tercets, encore qu'elle apparaisse déjà dans le deuxième quatrain et décrit le voyage comme un rêve. Il est étonnant de retrouver dans un poème de John KEATS, pour comparer l'extase qu'il éprouva à la lecture des poèmes homériques traduits par Chapman, l'image de

« L'impétueux Cortès quand, de son regard d'aigle,

Il fixait le Pacifique »

II - Le Rêve :

Il n'est pas seulement héroïque, ni fait seulement de « lendemains épiques ». Il est fait de beauté et d'enchantement. Le poète cisèle de belles images de ce rêve : d'abord celle de ces navires inclinant leurs mâtures sous la brise des alizés, comme des oiseaux buvant dans la mer,

image dont la douceur est soulignée par les consonnes liquides (« alizés, inclinaient ») et les assonances en -é. Puis cette autre image des marins, penchés eux aussi à la proue des caravelles aux voiles blanches, regardant de leurs yeux émerveillés se lever dans un ciel inconnu des « étoiles nouvelles ». Même si dans leur sommeil, l'or brille encore (« mirage doré »), c'est plutôt l'« azur phosphorescent » qui les enchante et l'immensité de cet univers marin dont ils ne connaissent pas les limites, (« ignoré, nouvelles »). Ils se sentent comme les découvreurs d'un monde nouveau, les pionniers d'une ère nouvelle, ce qu'ils sont de fait. Le royaume de Castille fit d'eux des marquis, mais ils ont détruit le royaume des Incas et celui des Aztèques et fait des milliers de morts.

Le poème, aussi raffiné qu'un bijou en or, purement narratif et descriptif, dépourvu de tout lyrisme, chante leur gloire sans ignorer leur nature de prédateurs. Les verbes à l'imparfait indiquent clairement que ces expéditions se répétaient et ont duré longtemps. Le texte ne passe pas sous silence les tares de ces hommes, mais la magie du verbe poétique, en particulier par d'audacieux oxymores : (« misères hautaines, « héroïque et brutal »), le rejet signifiant de mots-clés (« fatigués, partaient, l'azur ») et par l'utilisation de nombreuses allitérations, exprimant la brutalité ou la douceur, transcende leurs personnes humaines en héros d'épopée. Ce poème a fait l'admiration du romancier provençal Jean Giono qui y voyait l'essence du rêve de l'homme.

Brise Marine (pub.1893) Stéphane MALLARMÉ (1842-1898)

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

Nous avons déjà l'an dernier abordé ce poète symboliste dans un délicieux texte de jeunesse « Apparition ». Vous en souvient-il ? C'est à la lecture et à l'étude d'un autre poème de jeunesse du même poète que je vous convie ce soir. C'est parce que, lui aussi, nous emmène en voyage, mais un voyage très particulier. Le poème est un des plus connus de l'auteur, lequel laissera dans l'histoire de la poésie la réputation d'un poète hermétique et pour certains illisible. Rassurez-vous, ce ne sera pas le cas ce soir. Brise Marine est parfaitement lisible et nous procurera de fortes émotions.

Sa forme n'a rien de classique : elle n'est ni celle d'un sonnet, ni celle d'une ballade : elle est faite de deux parties inégales de 10 et 6 vers aux rimes plates, masculines et féminines alternées, au rythme souvent brisé mais à la grande tension émotionnelle.

« La chair est triste hélas ! et j'ai lu tous les livres »

Peu de poèmes débutent par une affirmation aussi catégorique, aussi irréversible et elle nous étonne d'autant plus qu'elle a été écrite par un jeune homme de 23 ans.

Est-ce sincère ou est-ce de la provocation ? Ce déni total des plaisirs du corps et de l'esprit ne peut que nous surprendre et il faut imaginer une bien douloureuse expérience pour justifier ces mots ; ou considérer que l'outrance de la phrase n'est que l'expression de la posture d'un homme blasé. Quoi qu'il en soit, sa puissance négative exprime le refus de l'existence présente, celle du jeune professeur d'anglais chahuté vivement par ses élèves et qui rêve déjà d'une autre vie, ou peut-être celle d'un époux déçu. Elle ne semble pas, d'ailleurs, faire spécifiquement référence à sa propre vie mais énonce une vérité générale, (« hélas ! ») dont le ton péremptoire est d'autant plus surprenant, comme si l'auteur détenait une vérité absolue.

La seule solution à ce rejet de l'existence présente est de « Fuir ! » Où ? « Là-bas ». Est-ce le là-bas de l'Invitation au voyage de BAUDELAIRE, dans un monde de luxe de calme et de volupté ? Il y a dans la pressante exclamation de MALLARMÉ une urgence, une impérieuse nécessité que n'avait pas le doux appel de BAUDELAIRE. « Là-bas » est un monde mi-réel, mi-imaginaire qu'il pressent, un monde d'oiseaux « ivres » de ciel et de mer, qu'il qualifiera plus loin de « nature exotique », non celle où BAUDELAIRE s'abandonnait aux délices, mais une nature « inconnue », une mer violente et dangereuse dans laquelle pourtant il « trempe » déjà son cœur dans une immersion délibérée.

Sa volonté de fuite est inflexible et implique une rupture totale avec le présent : « Rien »... ne le retiendra. Ce mot claironnant en tête de vers, suivi de la répétition appuyée de « ni », trois fois, ne peut laisser de doute sur sa détermination. Il est prêt à fermer la page des souvenirs, des « vieux jardins » de son enfance où il jouait dans la belle propriété de son père, au domaine de Boulainvilliers. Prêt aussi à mettre un terme aux nuits sans sommeil où il se battait contre la blancheur ennemie de la page vierge (« le vide papier ») qu'éclairait une « clarté déserte », (admirons l'oxymore) sans pouvoir tracer les mots qui ne venaient pas. Prêt enfin, et cela est plus surprenant, à quitter le foyer familial évoqué par la tendre image de « la femme allaitant son enfant », employant même l'article au lieu du possessif, comme s'il voulait défaire davantage les liens qui l'unissaient à sa famille, et repousser toute tentation de lyrisme, faisant de cette affirmation une vérité universelle. Plus de souvenirs, plus d'heures vaines passées à lutter contre l'absence d'inspiration, plus de moments de tendresse.

« Je partirai ! », en écho à sa décision de fuir, l'appel fait au navire qui doit l'emporter résonne comme une sommation. (Notez l'emploi de l'impératif). En réponse à son Ennui existentiel, proche du Spleen baudelairien, ce départ vers l'inconnu ne le laisse cependant pas indifférent et il reste encore ému par « l'adieu suprême des mouchoirs », et cet espoir est « cruel »... Mais l'appel de l'ailleurs est plus fort, comme il le sera pour RIMBAUD, même s'il a une vague conscience que ce monde inconnu recèle le danger et la mort, même s'il doit affronter des orages destructeurs bien plus violents qu'une « Brise marine » qui ne laisseront derrière eux aucune vie, car il entend encore, malgré tout, « le chant des matelots », qui a résisté au naufrage et dont la mélodie l'invite à découvrir un monde nouveau, encore inconnu mais riche de promesses. Cette expression nous rappelle ces vers de BAUDELAIRE dans son poème : Le Parfum exotique :

« Pendant que le parfum des verts tamariniers

Qui circule dans l'air et m'enfle la narine

Se mêle dans mon âme au chant des mariniers. »

« Là-bas » sera l'inspiration qui le fuit en ce monde. Poussé par cette « brise marine », dans cette écume, sous ces cieux traversés d'orages, dans cette mer démontée, le poète entendra un chant nouveau et nous comprenons maintenant que ce voyage rêvé est en fait la quête d'une poésie salvatrice, où les mots libérés de tout ancrage viendront forger une langue nouvelle, encore jamais entendue, pour procurer aux

hommes « cette pure joie de l'esprit que toute poésie permet ». Comme BAUDELAIRE, comme RIMBAUD, MALLARMÉ veut partir découvrir l'inconnu, même au risque de s'y perdre. Cette obsession de nouveauté, d'une pure perfection, d'une langue neuve, d'un absolu, ne quittera pas le poète de sa vie entière et l'amènera à une aventure linguistique unique dans l'histoire de la poésie française, (aventure que tentera en anglais James JOYCE dans son *Finnegans Wake*) où il triturerà, pétrira la langue à la recherche de mots rares ou nouvellement forgés, déconstruira la logique de la syntaxe ordinaire dans des phrases qui seront à la limite de l'entendement, telles « Aboli bibelot d'inanité sonore » ou

« Quelque baume rare émané par mensonge

Sur aucun bouquetier de cristal obscurci »

.et surtout dans son dernier poème : « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard ».

Mais peut-être devons-nous croire BAUDELAIRE quand il nous dit : « La poésie, c'est ce qui n'est complètement vrai que dans l'autre monde » ou Gérard DE Nerval quand il affirme : « Mes sonnets perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible ». Contentons-nous donc d'écouter et de nous laisser emporter par la féerie des mots et par ce navire qui bientôt, sous la plume de RIMBAUD, deviendra « Le Bateau Ivre ». MALLARMÉ a ouvert la porte à la « modernité poétique » et influencera certains de nos poètes actuels, tels Yves BONNEFOY.